

Mon cher Marcel,

Nous avons vécu, samedi, à l'hôtel, quelques heures de drame tel que nous voudrions pour rien au monde, lorsqu'il se termine bien, n'avoir pas connu. La tempête s'était élevée dans l'après-midi et vers quatre heures atteignit une furie qui m'attira au dehors. Je fis le tour de la corniche par un vent terrible qui me jetait au visage des paquets d'eau et dans un réel sentiment d'exaltation. Une heure plus tard, mouillée comme une soupe et épuisée de lutter contre le vent, je rentrai, me mis au lit pour me réchauffer. Le vent entre-temps avait redoublé d'intensité et soulevait d'énormes vagues. Madame Millet me téléphona d'en bas, m'invitant à une promenade en auto vers le port. Je commis la bêtise de refuser et je m'en repens encore, car le spectacle des barques de pêche essayant de gagner l'abri à la jetée, il paraît, fut inoubliable. La tempête augmentait de minute en minute mais comme ma marche m'avait éreintée, je ne subissais pas autant son attrait: je m'étais mise à lire tranquillement. Une heure plus tard, je surpris de ma fenêtre une mer absolument déchaînée. Les vagues roulaient jusqu'à l'extrême bord du chemin, recouvraient toute la plage et se soulevaient contre les murs des villas et au long de la corniche. L'écume rebondissait très loin jusque sur les façades des maisons. À quelque 300 mètres de la côte, devant l'hôtel, deux petits bateaux ancrés étaient balancés comme des bouchons. Je descendis alors et, dans le hall, tombai en pleine atmosphère de drame. J'appris qu'un homme se trouvait dans l'un des bateaux ancrés. Il s'agissait d'un habitant d'une des villas qui avait tenté de sauver la voilure de son bâtiment. Il l'avait atteint dans une barque à rames, accompagné de son neveu. Le neveu avait fait le voyage de retour à la côte puis, le vent tournant, il n'avait pu rejoindre le bateau resté au large, et l'homme qui y restait. Madame Nader, tout alarmée, téléphona alors à l'administrateur de la Marine, à la gendarmerie. Ces personnages vinrent constater le péril évident que courait le bateau de plaisance et l'impossibilité de lui porter secours. Pendant ce temps la nuit tombait, la mer mugissait de plus en plus haut et il était presque impossible de se tenir debout contre la rafale. Nous nous sommes attablés dans la salle à dîner, ayant sous les yeux, par les grandes fenêtres, ce spectacle d'un déchaînement inouï, et chacun s'attendait d'un moment à l'autre à voir disparaître le bateau dont nous suivions les mouvements désespérés. De temps en temps l'homme se levait, écopait pendant quelques minutes, puis se couchait à plat dans le fond. Les uns le repéraient encore en ajustant leurs lunettes d'approche. Tous s'indignaient que l'on ne lui portât pas secours, et, cependant, comment! Le port de Concarneau apparemment ne dispose pas de service de sauvetage. Bientôt l'autre petit bateau ancré disparut. Il sombra si vite que c'est à peine si j'eus le temps de voir couler le mât. Je n'avais guère d'appétit. À tous, je crois bien, l'idée de manger pendant qu'à trois cents mètres un homme était menacé d'une mort à peu près certaine, cette idée, dis-je, nous causait un insurmontable dégoût.

De temps en temps, le vent arrachait la toiture d'une cabine, l'emportait vers la mer. Dans le jardin de l'hôtel, de gros arbres s'écroulaient; des branches leur étaient arrachées. Bientôt la lumière s'éteignit — on apporta quelques chandelles dans la salle à manger: on fixa des bougies dans des bouteilles dans le hall et puis tout à coup, une des grandes baies vitrées s'écroula en mille éclats. Le vent, ayant gagné accès à l'intérieur de l'hôtel par cette énorme brèche secouait les nappes, arrachait les rideaux. Nous vîmes les vitres de la salle à dîner osciller et nous reçûmes l'ordre de [nous] en écarter. Vite les tables furent tirées vers le centre de la salle. En même temps, madame Nader condamnait les portes de sortie afin de lutter contre les courants d'air. Il fallut emprunter le chemin de son bureau pour sortir de la salle à dîner ou y entrer.

Le bateau et son malheureux occupant tenaient encore. Quand l'obscurité fut totale, quelques autos se rangèrent devant l'hôtel et éclairèrent la mer de leurs phares. Enfin, la marée avait atteint son point culminant. La tempête s'apaiserait-elle alors et la mer se retirerait-elle assez pour permettre une tentative de secours, voilà ce que l'on se demandait. La mer, en fait, commença à se retirer, mais sans accalmie et toujours aussi violente. Je t'en passe, car nous étions épuisés d'attente et de tension nerveuse et les heures nous parurent interminables, jusqu'au moment où, vers minuit, le bateau sous le jet des phares, comme une embarcation fantôme, vint enfin s'échouer sur le sable. Dans cette lueur fouettée par le vent gesticulaient des ombres, tout l'attroupement des curieux — et ce fut un tableau saisissant, une image digne du meilleur cinéma. Notre homme, après 8 heures en mer, était sain, sauf, et apparemment moins ébranlé que nous tous sur la côte.

Quant aux dégâts dans le port, ici à l'hôtel et un peu partout sur la côte, ils sont considérables. Jamais pareille tempête, paraît-il, ne s'est abattue sur Concarneau. J'aurais aimé en partager avec toi l'impression de splendeur et d'absolu. Ce fut peut-être encore plus grand que nos tempêtes à bord du Fairisle.

Mon chou, j'ai pensé à toi avec une tendresse accrue et plus consciente samedi et il me semble que j'en conserverai toujours l'émotion exaltée.

Que j'ai hâte de recevoir de tes nouvelles et de t'embrasser.

À toi de tout coeur,

Gabrielle